

tesse se glisser dans notre âme, tant est pénible l'ennui de l'attente, et force nous est de faire contre fortune, bon cœur ; ce qui, du reste nous est facile, croyez-le bien, chères sœurs, par les consolations dont Dieu veut bien nous combler en venant chaque matin nous visiter par la sainte communion. Oui, Jésus à la messe et dans nos cœurs, voilà ce qui rend le séjour du Landing sinon joyeux du moins presque agréable.

3 juin. — Nous prenons tranquillement notre déjeuner quand tout à coup, le père Husson croit apercevoir une embarcation dans le lointain. Il ne se trompe pas. En quelques minutes, deux barges accostent au rivage, et le Révérend Père Falher, supérieur de la mission Saint-Bernard, est au milieu de nous. Après les présentations d'usage, nous nous mettons à l'œuvre pour les préparatifs du départ, et le lendemain, à l'aube du jour, nous hissons les voiles. Ce n'est pas sans une vive émotion que nous prenons place dans ce modeste esquif pour une navigation des dix jours au moins, en supposant un temps favorable, car il s'agit de remonter la rivière Athabaska, et ce n'est pas chose facile. Qu'importe, après ces dix jours, nous reverrons nos chères sœurs parties les unes depuis quatre ans, les autres, un peu plus tard, et qui ont tant hâte de nous revoir ? . . . Cette seule pensée nous fait verser de douces larmes. . .

Cependant, notre barque glisse lentement, non pas poussée par la vapeur, mais tirée à force de bras. Rien de pénible comme la navigation en certains endroits de cette rivière. Ce sont les sauvages qui font ce dur service qu'ils appellent : *se mettre sur la ligne*. Quatre d'entre eux sont munis d'un collier de cuir auquel est attachée une corde de 70 à 80 pieds de longueur dont l'autre extrémité est fixée à la barge qu'ils tirent ainsi en marchant deux à deux sur la grève, ou le plus souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Quand ils sont à bout de forces, quatre compagnons les remplacent. Ils se succèdent ainsi de demi-heure en demi-heure. Mais le travail devient surtout fatigant quand il s'agit de franchir les rapides. Ici, l'eau est excessivement basse, là, le courant est impétueux, de sorte que pour avancer, il faut décharger les barges d'une partie des ballots. Deux jours entiers s'écoulent dans ces passages difficiles. Nous faisons la plus grande partie du trajet à pied, afin de soulager les pauvres sauvages.